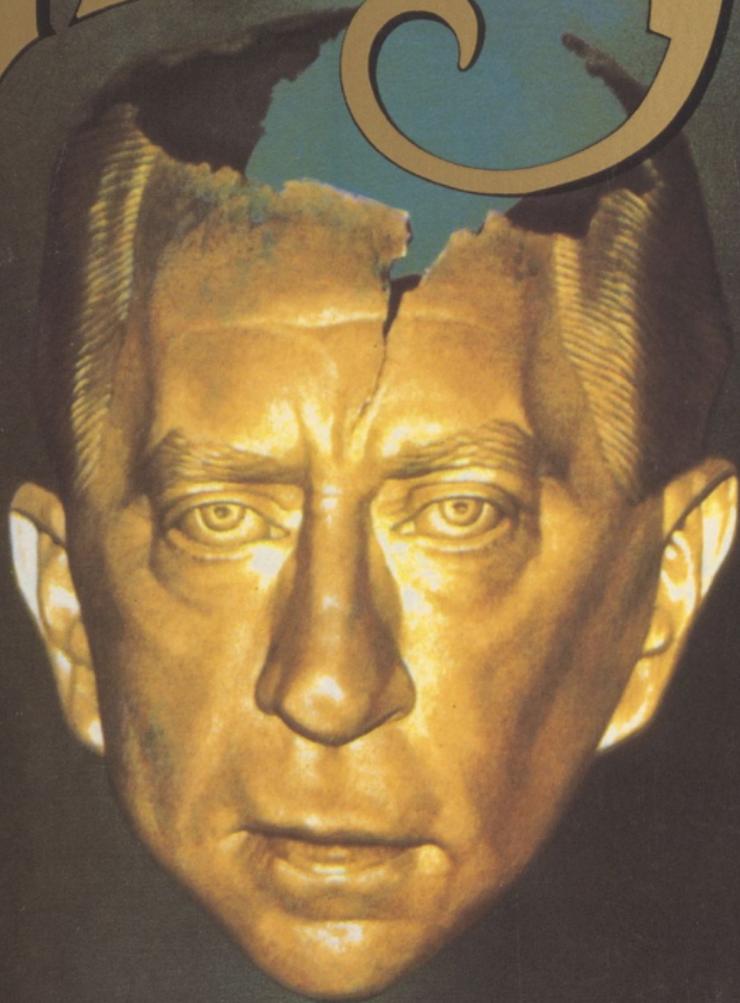


# GETTY



la vie secrète de  
l'homme  
le plus riche du monde

DOCUMENT

PRESSES DE LA CITÉ

RUSSELL MILLER

93

5-6

GETTY

8-2  
52796  
(24)

92





DI - 58-08-1988 - 51883

RUSSELL MILLER

92

LA MALEDICTION DE MIDAS

# GETTY

La Vie secrète  
de l'homme le plus riche du monde

Paul Getty, qui fut à une époque considéré comme l'homme le plus riche du monde, vit cet exil pour la dernière fois il y a maintenant plus de trente-cinq ans. C'était alors un lieu sauvage, planté d'eucalyptus et de cactariers, où des pelouses verdoyantes montaient en pente douce jusqu'aux premiers contreforts des montagnes de Santa Monica. Aujourd'hui, des voitures y circulent jour et nuit sur une autoroute à six voies bordée de hôtels et de restaurants bon marché. Le chaparral recouvre le sol au vent. Les senteurs capiteuses de la nature et de l'océan ont été chassées par la fumée des pots d'échappement et les rejets métalliques des hamburgers et des pizzas.



ISSN 0290-5248

Collection « DOCUMENT »



PRESSES DE LA CITÉ  
PARIS

01 - 28-08-1986 - 21863

Titre original :

*The House of Getty*

Publié par Michaël Joseph - Londres.

Traduit par Annick Le Goyat, Édith Le Maresquier, Anita Portier, Hubert Tezenas.



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Russell Miller 1985  
© Presses de la Cité, 1986 pour la traduction française  
ISBN : 2.258-01819-6

## PROLOGUE

### LA MALÉDICTION DE MIDAS

A Santa Monica, sur les terres d'une ancienne hacienda qui surplombe le Pacifique se dresse un mausolée de marbre blanc que nul ne vient jamais visiter. Trois noms y sont gravés, réunis dans la mort comme ils ne le furent jamais dans la vie : J. Paul Getty (1892-1976), George F. Getty II (1924-1973), Timothy Getty (1946-1958).

Paul Getty, qui fut à une époque considéré comme l'homme le plus riche du monde, vit cet endroit pour la dernière fois il y a maintenant plus de trente-cinq ans. C'était alors un lieu idyllique, planté d'eucalyptus et de citronniers, où des pelouses verdoyantes montaient en pente douce jusqu'aux premiers contreforts des montagnes de Santa Monica. Aujourd'hui, des voitures y filent jour et nuit sur une autoroute à six voies bordée de motels et de restaurants bon marché. Le chaparral a cédé la place au béton. Les senteurs capiteuses de la nature et de l'océan ont été chassées par la fumée des pots d'échappement et les relents nauséabonds des hamburgers et des pizzas.

Même dans la mort, les Getty n'ont pas trouvé la paix.

Paul, le patriarche, repose dans le mausolée en compagnie de l'aîné et du cadet de ses cinq fils. Son premier occupant fut le petit Timmy, dont le court passage sur terre laissa le souvenir cruel d'un ange trop vite disparu. Son père l'adorait mais ne le voyait que rarement, lorsque ses affaires en Europe lui en laissaient le loisir. Quelques semaines avant son douzième anniversaire, il l'appela pour lui demander quel cadeau il désirait recevoir. « Ton amour », répondit l'enfant. « C'est toi que je veux. » Il mourut peu de temps après, sans avoir revu son père. Paul Getty en conçut un terrible chagrin.

Il lui restait encore George, un homme solide et réfléchi, le seul de ses fils à n'avoir pas déçu ses espérances. Au grand dam de leur père, Ronnie, Paul et Gordon s'étaient révélés de piètres hommes

d'affaires et s'étaient l'un après l'autre retirés de la Getty Oil. Heureusement, George était là, prêt à prendre la succession, à poursuivre l'œuvre commencée par son grand-père, puis portée par son père à un exceptionnel point de réussite. Mais George disparut à son tour.

Ayant perdu tout espoir d'assurer par le sang la perpétuation de son empire, le vieil homme voulut alors marquer la mémoire du siècle en faisant de son musée la fondation d'art la plus riche du monde. Mais de même qu'il avait pourri toutes les relations entre les membres de sa famille, l'argent ne tarda pas à corrompre jusqu'au sens même de son projet. Au lieu d'être admiré et respecté, le Musée J. Paul Getty, en raison des moyens fabuleux dont il disposait, devint rapidement une menace pour la stabilité du marché de l'art, et sa redoutable puissance fut bientôt connue dans le monde entier sous le nom de « facteur Getty ». Le milliardaire sans dynastie avait voulu laisser un monument derrière lui, il ne laissa en réalité qu'une expression péjorative.

Le musée se trouve à peu de distance du lieu où repose son fondateur. On y accède par une allée de gravier qui serpente entre des buissons toujours verts. Tout comme le célèbre château de William Hearst, le magnat de la presse, c'est une réalisation à la fois grandiose et dérisoire reproduisant fidèlement, dans un paysage typiquement californien, une villa romaine enterrée lors de l'éruption du Vésuve à Herculanium en 79 avant Jésus-Christ. Getty ne l'a jamais vue, mais il fut profondément blessé, à l'époque de sa construction, quand les journalistes s'en moquèrent en la comparant au décor en carton-pâte d'un film de Cecil B. De Mille.

Le plus âgé de ses trois fils survivants, Ronald, demeure non loin du musée, à Bel Air, où vivent un grand nombre de célébrités. Mais Ronald Getty n'en est pas une. Producteur de cinéma raté, ancien promoteur immobilier, c'est un homme triste et solitaire, ayant l'apparence d'un banquier de province aigri, qui ne se montre en public que lorsqu'il est assigné à paraître devant un tribunal.

Car les Getty sont des chicaneurs de premier ordre. Les dossiers jaunissants des procès engagés par les uns ou les autres occupent plusieurs étagères dans la salle des archives de la Cour suprême de Los Angeles. La plupart du temps, les Getty s'affrontent pour des questions d'argent, mais la mère de Ronald engagea un jour un procès contre lui pour l'obliger à quitter leur maison de South Beverly Glen Boulevard, où elle désirait vivre seule. Ronald prétendit avoir été « bouleversé » par cette manière éhontée de « laver leur linge sale en public », ce qui ne l'empêcha pas, le jour où il estima nécessaire de défendre ses propres intérêts, de faire lui aussi appel à la justice contre son propre sang.

Il y a peu de temps, un procès interminable opposa Ronald à ses demi-frères au sujet des rentes accordées à chacun d'eux par le Sarah Getty Trust. Ronald se plaignait, non sans quelque raison, de

ne percevoir qu'une somme dérisoire, limitée à trois mille dollars par an, alors que Paul et Gordon, nettement plus favorisés, recevaient chaque année environ cent vingt millions de dollars chacun. Toutes les actions légales qu'il entreprit pour obtenir un plus juste partage de la fortune familiale se heurtèrent à l'opposition résolue des autres héritiers, qui reconnaissaient que Ronald n'avait pas eu de chance mais ne s'estimaient pas responsables de son sort. D'un strict point de vue légal, le seul responsable de cette situation était en effet Paul Getty lui-même, qui cinquante ans plus tôt, parce qu'il en voulait à sa troisième épouse Fini d'avoir obtenu un jugement de divorce avantageux, s'était vengé indirectement en déshéritant leur fils Ronald.

Si le procès intenté par le malheureux Ronald fit du bruit, il ne fut rien à côté de la véritable tempête que déclancha quelque temps plus tard le cadet de ses demi-frères, Gordon. Administrateur unique des quatre milliards de dollars de la fortune du clan, désigné en 1984 comme l'homme le plus riche des États-Unis, Gordon ne correspond nullement à l'image qu'on peut se faire d'un multi-milliardaire ou d'un riche financier. Grand, les cheveux bouclés, éternellement distrait, il s'intéresse essentiellement à l'art musical, qu'il pratique en amateur, et vit modestement avec sa femme Ann et ses quatre fils dans une maison de trois étages de San Francisco qui offre une vue magnifique sur la baie et le Golden Gate Bridge.

Son tempérament artistique et sa réputation de rêveur ne lui facilitèrent certainement pas les choses lorsqu'il commença à s'intéresser aux affaires de la Getty Oil, au grand déplaisir de ses directeurs qui le considéraient comme un dangereux farfelu. Leur déplaisir devint une réelle inquiétude lorsqu'il leur fit savoir qu'il avait l'intention de suivre les traces de son père et de devenir à son tour un magnat du pétrole en s'assurant le contrôle du groupe. « L'idée d'aller tous les jours au bureau ne me plaisait pas », expliqua-t-il plus tard, « mais j'aurais apprécié de pouvoir prendre les décisions importantes ».

Il n'eut jamais la moindre chance d'y parvenir. Si les dirigeants de la société avaient été alarmés par sa décision, un véritable vent de panique souffla sur le reste de la famille lorsque ses membres apprirent que le naïf Gordon projetait de prendre la direction de la Getty Oil. Chacun y alla aussitôt de son action en justice. Même son neveu de quinze ans, romantiquement prénommé Tara Gabriel Galaxy Gramophone, lui intenta un procès. La plupart des plaignants demandaient simplement que son pouvoir soit réduit par la nomination d'un coadministrateur, mais les trois filles de George (surnommées « les Georgettes » à l'intérieur du clan) allèrent plus loin et tentèrent d'obtenir que Gordon soit déclaré irresponsable et déchu de tous ses droits.

Lorsqu'il se rendit compte qu'il ne gagnerait jamais la bataille, Gordon changea son fusil d'épaule et annonça qu'il souhaitait

vendre la société. Cette décision entraîna une nouvelle série de plaintes et de procès, mais Gordon ne se laissa pas intimider. Réalisant la plus gigantesque prise de contrôle de toute l'histoire des États-Unis, la Texaco se rendit propriétaire de l'empire Getty pour la somme fabuleuse de 9,9 milliards de dollars. Peu après la signature du contrat, une des Georgettes adressa une lettre haineuse à Gordon, dans laquelle elle écrivit : « J'espère que tu es satisfait, maintenant que la Getty Oil n'existe plus. »

Paul, le frère aîné de Gordon, s'était soigneusement tenu à l'écart du conflit, non par respect pour son frère ni parce qu'il était écœuré par le spectacle que donnait sa famille, mais parce qu'il redoutait d'avoir à comparaître devant un tribunal. Héroïnomane de longue date, il avait beaucoup de mal à se déplacer et menait jusqu'à il y a peu de temps encore une vie d'ermite dans une maison sinistre de Chelsea entretenue par un seul domestique. Il était connu à Londres pour sa passion des vieux livres – sa collection vaut plus d'un million de dollars – mais ne se montrait pratiquement jamais en société. Depuis plus de quinze ans, il pleure la mort de sa seconde femme, la belle Talitha, victime d'une overdose d'héroïne. Il est persuadé qu'il aurait pu la sauver s'il n'avait pas été lui-même abruti par la drogue et tente d'oublier sa culpabilité en buvant une bouteille de rhum par jour.

Mais la victime la plus pathétique de la malédiction liée à la fortune des Getty est incontestablement l'aîné de ses fils, Jean Paul Getty III. Kidnappé à Rome en 1973, amputé d'une oreille parce que son grand-père refusait de verser la rançon demandée pour sa libération, le jeune homme ne s'est jamais remis de cette terrible épreuve. Traumatisé, nerveusement détruit, il sombra dans l'alcool et la drogue et finit par être terrassé par une crise à Los Angeles à l'âge de vingt-quatre ans. Son père, prisonnier de ses hantises et de ses souvenirs à Chelsea, refusa de payer ses soins jusqu'à ce qu'un tribunal l'y contraigne.

Jean Paul Getty III est aujourd'hui aveugle, tétraplégique et a perdu l'usage de la parole. Il vit à San Francisco, veillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des infirmières. Sa jeune femme Martine, qui s'occupe également de lui, est persuadée que son état s'améliorera un jour, mais les médecins sont loin de partager son optimisme.

En 1976, l'année de sa mort, l'autobiographie de Paul Getty fut publiée à titre posthume. « Envers et contre tout, écrivait-il, en dépit de l'argent, des divorces, des tragédies et des innombrables tribulations de la vie, la famille Getty *est* et restera toujours une famille. Ce n'est pas une affirmation gratuite. C'est une constatation, et je n'en suis pas peu fier. »

\* METTEZ UN AUTRE COUVERT  
POUR LE PETIT DÉJEUNER ! \*

## PREMIÈRE PARTIE

### LA NAISSANCE D'UN MAGNAT DU PÉTROLE

1903-1923

Peu après la guerre d'Indépendance, le général Benjamin Lincoln, qui conduisait une expédition de reconnaissance dans la région, estima que les vertus curatives de la rivière méritaient d'être signalées. Aussi nota-t-il dans un rapport rédigé en 1785 :

« Dans le nord de la Pennsylvanie, coule la rivière Onondaga qui se jette dans l'Alleghany. Il y flore une huile comparable à ce qu'on appelle le goudron des Barbades. Les hommes de la troupe, au cours d'une halte, la recueillirent et s'en enduisirent le corps. Ils en ressentirent aussitôt les bienfaits, car toutes leurs douleurs et tous leurs rhumatismes disparurent d'un seul coup. »

Les terres qui s'étendaient autour de la rivière étaient riches et fertiles, mais les colons furent longtemps découragés par l'odeur âcre qui en émanait. Bientôt cependant, les propriétés minérales de l'huile des Senecas se firent connaître. À la fin du siècle, un jeune homme entreprenant nommé Nathaniel Carey se mit à la vendre par barils à un pharmacien de Pittsburgh à raison de vingt dollars le tonneau.

Carey fut le premier colon capable de supporter les odeurs fétides de la vallée. En leur offrant des pots de vin, il parvint à convaincre les Senecas de l'emmener en canot jusqu'à l'endroit d'où surgissait

vendre la société. Cette décision entraîna une nouvelle série de plaintes et de procès, mais Gordon ne se laissa pas intimider. Réalisant la plus gigantesque prise de contrôle de toute l'histoire des États-Unis, la Texaco se rendit propriétaire de l'empire Getty pour la somme fabuleuse de 9,9 milliards de dollars. Peu après la signature du contrat, une des Getties adressa une lettre haineuse à Gordon, dans laquelle elle écrivit : « J'espère que tu es satisfait, maintenant que la Getty Oil n'existe plus. »

Paul, le frère aîné de Gordon, s'était soigneusement tenu à l'écart du conflit, non par respect pour son frère ni parce qu'il était écarté par le spectacle que donnait sa famille, mais parce qu'il redoutait d'avoir à comparaître devant un tribunal. Héronomane de longue date, il avait beaucoup de mal à se déplacer et menait jusqu'à il y a peu de temps encore une vie d'errance dans une maison aiséte de Chelsea entretenue par un seul domestique. Il était connu à Londres pour sa passion des chevaux et pour ses goûts plus d'un million de dollars. Depuis plus de quarante ans, il avait épousé sa seconde femme, la belle Juliette, une jeune fille d'origine d'origine. Il est persuadé que sa vie est une œuvre d'art. Il est persuadé que sa vie est une œuvre d'art. Il est persuadé que sa vie est une œuvre d'art.

Mais la vie de Paul Getty est une œuvre d'art. La naissance de la médaille liée à la fortune de Getty est inconnue. En l'état de ses fils, Jean Paul Getty III, kidnappé à Rome en 1973, surpris d'une oreille parce que son grand-père refusait de verser la rançon demandée pour sa libération, le jeune homme ne s'est jamais remis de cette terrible épreuve. Traumatisé, nerveusement détruit, il s'enferra dans l'alcool et la drogue et finit par être terrassé par une crise à Los Angeles à l'âge de vingt-quatre ans. Son père, prisonnier de ses horribles et de ses souffrances à Chelsea, refusa de payer ses soins jusqu'à ce qu'un tribunal l'y contraigne.

Jean Paul Getty III est aujourd'hui aveugle, tétraplégique et a perdu l'usage de la parole. Il vit à San Francisco, vaillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des infirmières. Sa jeune femme Martine, qui s'occupe également de lui, est persuadée que son état s'améliorera un jour, mais les médecins sont loin de partager son optimisme.

En 1976, l'année de sa mort, l'autobiographie de Paul Getty fut publiée à titre posthume. « Envers et contre tous », écrivait-il, en dépit de l'argent, des dévotions, des tragédies et des insupportables tribulations de la vie, la famille Getty est et restera toujours une famille. Ce n'est pas une affirmation gratuite. C'est une constatation, et je n'en suis pas peu fier. »

# 1

## « METTEZ UN AUTRE COUVERT POUR LE PETIT DÉJEUNER! »

Il y a deux cents ans, l'Oil Creek était une petite rivière malodorante qui serpentait à travers les collines boisées de pins du nord-ouest de la Pennsylvanie.

Les Senecas et les autres tribus indiennes qui vivaient sur ses rives récoltaient l'écume irisée qui maculait la surface de l'eau en laissant flotter des couvertures qu'ils pressaient ensuite pour récupérer l'huile qui en sortait. Ils la conservaient dans des pots en terre cuite et l'utilisaient comme baume pour soigner les douleurs musculaires.

Peu après la guerre d'Indépendance, le général Benjamin Lincoln, qui conduisait une expédition de reconnaissance dans la région, estima que les vertus curatives de la rivière méritaient d'être signalées. Aussi nota-t-il dans un rapport rédigé en 1785 :

« Dans le nord de la Pennsylvanie, coule la rivière Oil Creek qui se jette dans l'Alleghany. Il y flotte une huile comparable à ce qu'on appelle le goudron des Barbades... Les hommes de la troupe, au cours d'une halte, la recueillirent et s'en enduisirent le corps. Ils en ressentirent aussitôt les bienfaits, car toutes leurs douleurs et tous leurs rhumatismes disparurent d'un seul coup. »

Les terres qui s'étendaient autour de la rivière étaient riches et fertiles, mais les colons furent longtemps découragés par l'odeur âcre qui en émanait. Bientôt cependant, les propriétés miraculeuses de l'huile des Senecas se firent connaître. A la fin du siècle, un jeune homme entreprenant nommé Nathaniel Carey se mit à la vendre par barils à un pharmacien de Pittsburgh à raison de vingt dollars le tonnelet.

Carey fut le premier colon capable de supporter les odeurs fétides de la vallée. En leur offrant des pots de vin, il parvint à convaincre les Senecas de l'emmener en canoë jusqu'à l'endroit d'où surgissait

le pétrole. Il acheta les droits d'un lopin de terre situé sur les bords de la rivière et commença à remplir des tonneaux d'huile. S'aidant d'une pagaie, il la collectait à la surface de l'eau, en remplissait un ou deux barils, puis parcourait les cent kilomètres jusqu'à Pittsburgh, où le pharmacien la purifiait et la vendait en bouteilles aux colons qui faisaient halte en ville pour s'y approvisionner avant de repartir vers l'inconnu.

Indépendamment de ses vertus curatives douteuses, l'huile qui suintait du sol dans de nombreux États d'Amérique ne jouissait pas alors d'une très bonne réputation. Les hommes qui foraient la terre pour en extraire le sel, en particulier, la considéraient comme une véritable calamité et l'appelaient « le goudron du diable ». En 1829, deux prospecteurs qui cherchaient du sel dans le Kentucky, près de Burkesville, tombèrent sur une poche et firent surgir le premier jet de pétrole de l'histoire. Une colonne noire s'éleva dans les airs, précédée d'un faible grondement avertisseur, démolissant le derrick. Les foreurs s'enfuirent affolés et en un rien de temps le jaillissement se transforma en un enfer rugissant qui mit le feu aux bois environnants. Des centaines d'hectares de forêt furent détruits, ce qui ne fit que confirmer l'idée que se faisaient les foreurs de la nature pernicieuse du pétrole.

En 1850, un nouveau remède miracle, l'Huile de Roche de Samuel Kier, apparut sur le marché. Un petit couplet lyrique le présentait ainsi aux consommateurs éventuels :

*Le baume magique, bienfait de la nature,  
Donne aux hommes santé et longue vie.  
Jaillissant des profondeurs obscures,  
Il préserve, soigne et guérit.*

Samuel Kier était un personnage original. A la tête d'une affaire de transports fluviaux entre Pittsburgh et Philadelphie, il possédait aussi des parts dans les mines de sel de son père à Tarentum, au nord de Pittsburgh. Quand il apprit que le pétrole qui jaillissait du champ était recueilli et réinjecté dans le sol pour éviter qu'il imprègne la saumure, il décida de lui trouver une utilisation plus rentable. Peu de temps après, le liquide noir et nauséabond, vendu en bouteilles d'un quart de litre, fut présenté au public comme un « remède naturel venu du fin fond de la terre ». Doté d'un sens aigu de la publicité, Kier n'hésitait pas à affirmer dans un dépliant publicitaire que des malades désespérés, que les médecins les plus réputés avaient renoncé à guérir, avaient été sauvés par l'Huile de Roche et s'étaient écriés : « C'est le meilleur médicament qui ait jamais été découvert! »

L'Huile de Roche de Kier n'avait qu'un seul défaut : elle sentait effroyablement mauvais, et il fallait avoir le cœur bien accroché pour en avaler trois cuillerées par jour, comme le préconisait son

mode d'emploi. Pour essayer d'atténuer la puanteur de son produit, Kier demanda à un chimiste local de le distiller. Le résultat fut tel que ses voisins portèrent plainte. La justice leur donna raison et Kier fut prié d'aller installer sa raffinerie à l'extérieur de la ville.

Même en la vendant cinquante cents la bouteille, il ne pouvait espérer écouler toute l'huile de pierre (ou *pétrole*) qu'il recueillait à Tarentum. Il chercha donc d'autres moyens d'en tirer profit. Raffiné, le pétrole dégageait toujours une odeur désagréable, mais Kier découvrit bientôt à sa grande joie qu'il pouvait brûler sans fumée, en émettant une belle flamme, dans des lampes à camphre modifiées. Comme il coûtait nettement moins cher que l'huile de baleine, alors couramment employée pour l'éclairage domestique, Kier comprit qu'il avait trouvé un marché prometteur et se mit aussitôt à vendre de « l'huile de charbon d'éclairage » (kérosène), à un dollar cinquante le gallon.

Pendant des décennies, l'huile de baleine avait été le combustible le plus communément utilisé pour l'éclairage des foyers américains. Elle permettait également de lubrifier les arbres et les roulements à billes des premières machines. Mais les troupeaux de baleines avaient été décimés et les grandes compagnies baleinières avaient de plus en plus de mal à répondre à la demande des consommateurs. Dans le même temps, les besoins en lubrifiants et en combustibles s'accroissaient vertigineusement avec le développement des chemins de fer, de la navigation à vapeur et l'essor de multiples industries nouvelles. En Europe comme en Amérique, le problème du remplacement de l'huile de baleine, dont les prix ne cessaient de grimper au fur et à mesure qu'elle se raréfiait, par une matière première abondante et bon marché commençait à devenir crucial.

On avait essayé avec des succès divers d'extraire l'huile d'autres graisses animales, de certains végétaux, du charbon, du schiste, du bitume, mais personne n'avait jamais envisagé sérieusement d'utiliser celle qui suintait du sol dans certaines régions, car on pensait que les quantités recueillies seraient négligeables. Ce ne fut qu'à l'automne de 1853 qu'un groupe d'hommes d'affaires, probablement impressionnés par le succès de l'infatigable Samuel Kier, décida de tenter l'aventure en créant la première compagnie pétrolière du monde, la Pennsylvania Rock Oil Company. La compagnie acheta une ferme de plusieurs centaines d'hectares sur la rive de l'Oil Creek, où l'on disait que le sol était littéralement imbibé de pétrole, mais malgré tous ses efforts la production s'avéra ridiculement faible, et la Rock Oil fut loin de prospérer. Aussi fut-ce plus en désespoir de cause que par témérité ou en application d'un plan que ses directeurs prirent la décision, en 1859, de faire forer un puits.

Nul n'avait jamais essayé auparavant de creuser la terre pour chercher du pétrole, et les habitants de la petite bourgade proche de

Titusville tournèrent aussitôt l'idée en ridicule, se moquant ouvertement de l'homme qui avait été chargé de la mettre en application. Né dans une ferme misérable des monts Catskill, pratiquement inculte, Edwin L. Drake avait alors trente-neuf ans. Il avait été garçon d'hôtel, ouvrier agricole, vendeur, conducteur de trains avant d'arriver à Titusville et d'être engagé comme agent par la Rock Oil avec un salaire de vingt dollars par semaine. Afin de lui donner un statut social respectable dans la région, la compagnie lui écrivait à l'Hôtel American en le désignant sous le nom de « Colonel Drake », un titre qui était loin de lui déplaire et qu'il conserva ensuite volontairement jusqu'à la fin de ses jours.

Insensible aux moqueries que soulevait son projet, Drake se mit aussitôt au travail. Son premier geste fut d'engager William Smith, un forgeron qui avait une longue pratique des forages. Smith, surnommé Oncle Bill, construisit un derrick en bois et commença à forer en juin 1859 avec l'aide de ses deux fils. Mais une première difficulté ne tarda pas à surgir : la terre ne cessait de s'écrouler dans le puits. Drake suggéra alors d'utiliser ce qui allait devenir le matériel universel de tous les prospecteurs : un trépan relié par un câble à une machine à vapeur se soulevant et retombant à l'intérieur d'une série de tubes enfoncés dans le sol. Grâce à cette installation, les Smith purent progresser d'environ un mètre par jour à travers un lit de roches, mais après deux mois de forage sans résultats, les dirigeants de la Rock Oil se découragèrent et décidèrent d'arrêter l'expérience. Fort heureusement, l'ordre d'abandonner le puits, convoyé par diligence, ne parvint pas immédiatement à Drake.

Le 27 août, l'Oncle Bill et ses garçons avaient atteint une profondeur de 21 mètres. En fin de journée, au moment d'arrêter le travail, le trépan s'enfonça brusquement dans une crevasse. Le lendemain matin, lorsqu'il vint inspecter le puits, Smith constata que l'eau qui en sortait avait une couleur inhabituelle. Un rapide examen confirma ses premiers doutes : le premier pétrole extrait du sous-sol américain venait de jaillir à la surface.

La nouvelle que Drake avait réussi à trouver du pétrole se répandit dans la région comme une traînée de poudre. Les fermiers et les bûcherons se rassemblèrent dans la rue principale de Titusville pour célébrer l'événement, et dès le lendemain matin les prospecteurs et les spéculateurs commencèrent à affluer dans la petite bourgade. En une nuit, le prix des terrains « prometteurs » quadrupla. Des cultivateurs qui survivaient misérablement sur leurs lopins de terre depuis des années devinrent riches en quelques jours. William Barnsdall, le tanneur émigré de Grande-Bretagne qui fora le second puits, gagna seize mille dollars en cinq mois. Un autre commerçant de Titusville, prospectant le long de l'Oil Creek, amassa pour sa part un demi-million de dollars. Mais l'homme qui avait inventé le procédé de forage qui allait faire le tour du monde ne sut profiter de la « ruée vers l'or noir » que déclencha sa

découverte. Ruiné par la spéculation, le « Colonel Drake » mourut à cinquante-neuf ans, en 1881, avec pour toute fortune une pension annuelle de 1 500 dollars que lui versait l'État de Pennsylvanie.

L'exploitation du premier gisement de pétrole marqua le début d'une extraordinaire révolution. En l'espace de quelques années, le nouveau combustible et ses dérivés devinrent indispensables, non seulement dans l'industrie et les transports, mais aussi dans la vie quotidienne de millions et de millions de personnes. Avant la fin du siècle, des champs pétrolifères furent découverts dans quatorze États américains. Stimulés par la promesse d'un enrichissement rapide, des prospecteurs indépendants, les « wildcatters », souvent équipés d'un matériel de fortune, parcouraient inlassablement le pays à la recherche de nouveaux gisements, creusant des puits dans les endroits les plus invraisemblables, se regroupant parfois, sur la foi d'une simple rumeur, dans des villes-champignons semblables à celles de la Ruée vers l'Or qui disparaissaient généralement aussi vite qu'elles étaient apparues.

Leur quête effrénée du pétrole devait inévitablement conduire les prospecteurs à s'intéresser au Territoire Indien. Située à l'ouest du Mississippi, cette région particulièrement inhospitalière était habitée par les survivants de plus de soixante tribus et nations indiennes expulsées de leurs terrains de chasse traditionnels, parmi lesquels les Cherokees, les Creeks, les Choctaws, les Chickasaws, les Séminoles, qui y avaient été conduits par la force et abandonnés à un sort des plus misérables. Certaines de ces tribus éclairaient leurs campements, le soir, en plantant un tuyau ou le canon d'un fusil dans le sol et en enflammant le gaz qui s'échappait de l'ouverture, mais aucun des malheureux qui survivaient à grand-peine sur cette terre ingrate, où les Blancs les avaient envoyés pour mourir, ne soupçonnait que le sous-sol de l'Oklahoma recelait des richesses qui se compteraient un jour en milliards de dollars.

Le premier homme qui trouva du pétrole en Territoire Indien s'appelait Michael Cudahy. Ayant obtenu une première concession des Creeks, il commença à forer à Muskogee en 1894. Il n'avait encore rien trouvé lorsqu'il fut contacté par George Keeler, qui faisait du commerce avec les Indiens le long de la Caney River, en face du comptoir de Jacob Bartles. Keeler, qui se souvenait avoir vu dans sa jeunesse des chevaux assoiffés refuser de boire l'eau noirâtre de certaines rivières, négocia avec les Cherokees la concession d'un terrain de huit kilomètres carrés autour du comptoir et demanda à Cudahy d'y effectuer des forages.

Sans tenir compte des protestations des autorités fédérales, qui déniaient aux Indiens le droit d'accorder des concessions, les deux hommes firent acheminer le matériel sur près de quatre-vingts kilomètres, de Tulsa au comptoir de Bartles, et se mirent aussitôt à

l'ouvrage. Cudahy dut creuser jusqu'à plus de 400 mètres pour trouver la nappe, mais le flot qui jaillit alors, assurant la fortune de Keeler et Cudahy, atteignit la moyenne exceptionnelle de 150 barils par jour \*. Rapidement, le comptoir s'entoura de derricks, des colons s'installèrent, des commerces s'ouvrirent. En 1899, lorsque la voie ferrée la relia enfin à Santa Fe, Bartlesville était une cité pétrolière en pleine expansion.

En août 1903, un avocat aisé de Minneapolis âgé de quarante-huit ans dut s'y rendre pour traiter une affaire avec un client. Il s'appelait George Franklin Getty.

Si les Getty ne descendaient pas des Pères Pèlerins, qui avaient établi la première colonie blanche en Amérique au xvii<sup>e</sup> siècle, leur arbre généalogique « américain » était à peine moins impressionnant que celui des colons « de pure souche » des États de la côte est. Venant du comté de Londonderry, en Irlande, le premier Getty du Nouveau Monde, James, émigra aux États-Unis en 1780 et laissa son nom dans l'histoire en achetant aux héritiers de William Penn, le fondateur de la Pennsylvanie, les terres où se trouve actuellement la ville de Gettysburg. En 1790, ses cousins John et William arrivèrent à leur tour à New York. William partit vers le Sud et disparut à tout jamais. Paul, qui avait été mercenaire en Europe, devint un des premiers fermiers du comté d'Alleghany, dans le Maryland, où il épousa une jeune femme de Cresaptown nommée Nelly.

Nelly donna le jour à trois enfants, James, Polly et Joseph, mais mourut peu après la naissance du dernier. Apparemment dépassé par la situation, John se mit à boire et épousa en secondes noces une femme de mœurs légères qui laissa les trois enfants pratiquement livrés à eux-mêmes. En 1817, John vendit sa ferme pour ouvrir une taverne à Grantsville. En 1830, à l'âge de soixante-dix ans, il fit une mauvaise chute de cheval une nuit d'hiver et mourut de froid.

Malgré leurs débuts difficiles dans la vie et le fait que leur père ne leur avait pas laissé un cent, ses trois enfants connurent une existence relativement confortable. Polly épousa un fermier de l'Ohio. Joseph rencontra sa future épouse en rendant visite à sa sœur. James, l'aîné, se maria à Grantsville en 1823 avec Jennie McKenzie et s'établit comme exploitant agricole à huit kilomètres de Piney Grove, dans le Maryland, où Jennie donna le jour à trois fils qui devaient améliorer sensiblement le statut social jusqu'alors plutôt médiocre de la famille.

Le premier, Joseph, qui naquit en 1828, devint un homme d'affaires prospère dans l'est de l'Ohio. Ministre de la United Brethren Church (« Église de la Fraternité Unifiée »), il milita activement dans les ligues de tempérance. En 1890, il écrivit dans une lettre rappelant le dur combat qu'avait été sa vie :

\* Un baril représente 42 gallons US, soit 159 litres. Une production quotidienne de 150 barils équivaut à 20 tonnes.

« Je dus mener une terrible bataille pour sortir de l'ignorance et de la misère. Il me sembla parfois que le mauvais sort s'acharnait contre moi, mais je finissais toujours par reprendre courage. Grâce à Dieu, sans atteindre moi-même la perfection que j'aurais souhaitée, j'ai su faire en sorte que mes enfants se voient épargner la honte que mon père et mon grand-père m'avaient laissée en partage du fait de leur soumission au Démon Alcool. Il m'arrive encore de trembler quand je pense combien j'ai été près d'y succomber moi-même, mais Dieu merci je suis maintenant libre, totalement libéré de la Boisson et du Tabac. »

Le jeune frère de Joseph, William, né en 1832, fut victime à l'âge de onze ans d'un accident qui l'obligea à garder la chambre pendant trois ans et le laissa handicapé pour la vie. Refusant d'accepter son infortune, il partit à quinze ans pour la Pennsylvanie, où selon la chronique « il gagna par son travail et son sens de l'économie suffisamment d'argent pour s'inscrire dans une école renommée ». Quand sa santé délicate l'obligea à abandonner ses études, il tenta sa chance dans le commerce du bois et parvint à créer une entreprise florissante. En 1859, il fut élu juge par ses concitoyens. Après avoir rempli diverses fonctions publiques, il devint en 1872 le premier sénateur du comté de Garrett.

Le dernier des fils de James Getty, John, qui vit le jour en 1835, ne bénéficia ni de la chance ni de la force de caractère de ses aînés. Sa seule ambition était de devenir fermier comme son père. A dix-neuf ans, il épousa Martha Ann Wily, la fille du pasteur local, et leur premier enfant, George Franklin Getty, naquit l'année suivante, en 1855. Quelques mois plus tard, ils quittèrent le Maryland pour l'Ohio et allèrent s'établir dans une petite ferme près de New Philadelphia, dans le comté de Tuscarawas. Trois autres enfants naquirent de leur union, mais en 1861 un terrible malheur s'abattit sur la famille : John, alors âgé de vingt-six ans, mourut de la diphtérie, laissant Martha sans argent, avec la responsabilité de la ferme et quatre enfants en bas âge.

Pour le petit George Franklin, la mort de John marqua la fin d'une enfance heureuse. Bien qu'âgé seulement de six ans, il fut immédiatement envoyé aux champs pour prendre sa part des travaux de la ferme. Pendant les six années qui suivirent, il n'alla à l'école que durant les mois d'hiver, quand le froid et la neige rendent impossible tout travail de la terre. La chance ne recommença à lui sourire qu'à l'âge de douze ans, lorsque son oncle Joseph offrit de lui payer ses études dans l'Ohio. George s'inscrivit au lycée de Canal Dover, où il se révéla être un brillant élève, puis suivit les cours de l'université en se spécialisant dans les disciplines scientifiques, avec l'intention de devenir enseignant.

Grand, les épaules larges, avec des yeux bleus et des cheveux bouclés, il avait des principes très stricts et se montrait exception-

nellement sérieux pour son âge. Fermeement convaincu que l'homme peut modeler son destin, il avait la boisson en horreur, croyait aux vertus de l'éducation et était bien décidé, après son enfance misérable, à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour ne plus jamais connaître la pauvreté. Afin de payer ses études, il donnait des leçons pendant les mois d'été, mais il trouvait quand même le temps de courtoiser une jeune étudiante de trois ans son aînée qui fréquentait la même université, Sarah Catherine McPherson Risher. En juillet 1879, il obtint son diplôme avec les félicitations du jury. Trois mois plus tard, le 30 octobre, malgré les réticences de leurs deux familles, il épousait Sarah. Leur premier enfant, Gertrude Lois, naquit en novembre 1880.

George espérait toujours faire carrière dans l'enseignement, mais Sarah avait d'autres ambitions pour lui. Dotée d'une grande force de volonté malgré sa santé délicate, elle trouvait que les enseignants étaient trop peu payés et mal considérés et rêvait de le voir devenir avocat. Dès le début de leurs fiançailles, elle l'avait gentiment poussé dans cette voie. Il ne l'avait jamais contredite, mais quand on lui proposa un poste dans son ancien lycée de Canal Dover, il l'accepta sans hésiter. Sarah ne s'avoua pas battue pour autant. Lorsqu'il commença à parler avec amertume de son travail et des élèves qui ne fournissaient aucun effort, elle revint à la charge et lui offrit même cent dollars de son argent personnel pour lui permettre de régler ses dettes et de reprendre ses études sans avoir de soucis financiers. De guerre lasse, il finit par se laisser convaincre et s'inscrivit au département de droit de l'université du Michigan. Admis au barreau en 1882, il commença sa carrière au cabinet d'un avocat de Caro, dans le comté de Tuscola. Pour le plus grand bonheur de Sarah, il se montra extrêmement compétent dans sa nouvelle profession, et à l'automne de la même année, bien que n'étant âgé que de vingt-sept ans, il fut élu au tribunal du comté.

En 1884, Sarah se plaignant que le climat humide du Michigan était néfaste pour sa santé, ils quittèrent Tuscola et allèrent s'installer à Minneapolis, qui était alors en pleine expansion. George ouvrit son propre cabinet, en se spécialisant dans les assurances et le droit commercial. Très rapidement, son compte en banque excéda les cent mille dollars et il devint une des personnalités les plus en vue de la ville. Avocat-conseil de plusieurs grandes sociétés, il plaidait également à la Cour suprême, était membre du club commercial et de la chambre de commerce de Minneapolis et assistait régulièrement aux offices de l'Église Méthodiste Épiscopale.

En 1886, sans doute influencé par son oncle Joseph, il participa à une campagne antialcoolique menée dans tout le Minnesota, abandonnant à cette occasion le Parti Républicain pour rejoindre les Démocrates, qu'il jugeait plus sincères et plus efficaces dans la lutte pour la tempérance. Pendant deux ans, il dirigea « The Review », le journal officiel de l'État en faveur de la prohibition, puis il se

découragea devant le peu de résultats obtenus, abandonna la politique militante et rejoignit tranquillement les rangs des Républicains.

Riches, reconnus et respectés, Sarah et George Getty avaient tout pour être heureux. Mais au moment même où les choses semblaient aller le mieux pour eux, un effroyable malheur les frappa. Minneapolis, qui était passée en dix ans de 47 000 à 165 000 habitants, fut ravagée en 1890 par une épidémie de typhoïde. Sarah, atteinte la première, resta plusieurs semaines entre la vie et la mort. Alors qu'elle commençait à se remettre, la petite Gertrude Lois rentra de l'école en se plaignant d'un violent mal de tête. Elle mourut le 9 octobre, quelques semaines avant son dixième anniversaire.

Pour les Getty, ce fut comme si la lumière du soleil s'était éteinte. Ni l'un ni l'autre n'imagina qu'ils pourraient oublier un jour cette tragédie. Sarah porta le deuil pendant un an et George se tourna vers la religion, devenant peu après le décès de la fillette un fervent adepte de la Science Chrétienne.

Mais deux ans plus tard, au printemps de 1892, un événement inattendu vint à nouveau bouleverser leur vie : à trente-neuf ans, Sarah attendait un autre enfant. Dix jours avant Noël, elle donna naissance à un magnifique garçon. A neuf heures du matin, la sage-femme sortit de la chambre de Sarah, s'approcha de George, qui faisait les cent pas dans le couloir, et lui annonça qu'il avait un fils. Le visage empreint d'une exceptionnelle gravité, il se rendit aussitôt à la cuisine et lança à la bonne d'une voix triomphante : « Mettez un autre couvert pour le petit déjeuner! »

L'enfant fut prénommé Jean Paul.

Lorsqu'il descendit du train à Bartlesville, en août 1903, George Franklin Getty s'attendait à trouver une petite bourgade endormie, rassemblant quelques dizaines de baraques en sapin, perdue au cœur du Territoire Indien. Au lieu de cela, il découvrit à sa grande surprise une cité moderne en pleine effervescence, comptant déjà de nombreux bâtiments en brique. Sur le chemin qui le conduisait de la gare à l'Hôtel Rightway, il ne compta pas moins de trois établissements bancaires, qui confirmèrent sa première impression : la ville connaissait un boom économique sans précédent.

Des chariots chargés de tonneaux, tirés par des équipages de chevaux ou de mules harcelés par les claquements de fouet et les hurlements des conducteurs, montaient et descendaient en cahotant la rue principale écrasée de soleil. D'autres chariots étaient en cours de chargement, des deux côtés de la rue, devant les entrepôts de la American Well and Prospecting Company et de la Oil Well Supply Company. Sur les trottoirs de planches poussiéreux qui menaçaient à tout instant de s'effondrer, se pressait une foule hétéroclite d'ouvriers, de prospecteurs, de conducteurs, de spéculateurs, auxquels se mêlaient des femmes élégantes, des groupes de fermiers et quelques Indiens à l'air égaré vêtus de haillons. Il était clair que la

ville, qui était passée de mille à deux mille habitants au cours des douze derniers mois, offrait une chance unique à tous ceux qui rêvaient de s'enrichir rapidement : non seulement les aventuriers du pétrole, toujours en quête de la concession miraculeuse qui les ferait millionnaires en une nuit, mais aussi les aventuriers tout court, joueurs, escrocs et prostituées, avides de dépouiller les nouveaux riches imprudents de leur soudaine richesse.

En 1903, à l'âge de quarante-huit ans, George Getty se considérait à juste titre comme un homme arrivé. Sa fortune personnelle, acquise à force de travail et de persévérance, était estimée à un quart de million de dollars. Connu et respecté de ses pairs, il vivait dans le quartier le plus chic de Minneapolis, employait plusieurs domestiques, possédait deux chevaux et s'habillait chez le meilleur tailleur de la ville. Une sévère attaque de typhoïde l'avait contraint à réduire ses activités en 1896, mais il avait pleinement récupéré depuis et dirigeait avec bonheur un cabinet juridique travaillant pour le compte de la Northwestern National Life Insurance Company dont il était à la fois le président, le directeur et le trésorier. En tout état de cause, l'aventure du pétrole, avec ses risques et ses promesses, ses dangers et ses incertitudes, était la dernière chose au monde qui pouvait l'intéresser.

Le litige qui l'avait amené à Bartlesville fut réglé dès le lendemain de son arrivée. N'ayant plus rien à faire, et les rumeurs annonçant la découverte de nouveaux puits qui semblaient secouer la ville à intervalles réguliers ayant éveillé sa curiosité, il engagea la conversation avec quelques-uns des prospecteurs et des petits spéculateurs qui hantaient jour et nuit le hall de l'Hôtel Rightway. La production quotidienne totale des puits du Territoire Indien n'atteignait alors que cinq cents barils, mais on venait de forer un nouveau puits sur les terres proches de la Nation Osage qui donnait cinquante barils par jour, et la cité paraissait figée dans l'attente d'une grande nouvelle, comme si chacun avait pressenti que le moment était venu pour le sol sablonneux de Bartlesville de livrer enfin ses richesses cachées.

Getty ne connaissait rien aux problèmes du pétrole mais il était convaincu, à l'inverse de la plupart de ses amis, que l'automobile à essence était le moyen de transport de l'avenir. Beaucoup de gens pensaient à cette époque que lorsque le célèbre inventeur Thomas Edison aurait définitivement mis au point sa batterie, les véhicules électriques rendraient caduques les voitures à essence qui avaient fait une apparition remarquée sur les routes américaines au début du siècle. Bien que trois mille des premières Oldsmobile aient déjà été vendues depuis leur mise en service, l'opinion générale était que les moteurs à essence, bruyants, polluants et relativement peu fiables, seraient abandonnés par tous dès qu'apparaîtraient les premiers moteurs électriques. Cet avis n'était pas partagé par Getty, non plus que par un homme nommé Henry Ford, qui avait créé à

Detroit la Ford Motor Company quelques semaines seulement avant l'arrivée de Getty à Bartlesville.

Comparée à Minneapolis, la petite bourgade pétrolière semblait appartenir à un autre monde, sinon à un autre siècle, mais George Getty en était plus amusé qu'effrayé et prenait un réel plaisir à discuter avec les prospecteurs. Il n'avait aucunement l'intention d'investir dans la prospection lorsqu'il fit la connaissance des frères Carter. Vétérans du pétrole depuis les années héroïques de l'Oil Creek, Will et Bud Carter avaient participé à toutes les « ruées vers l'or noir » des quarante dernières années et ne se faisaient plus beaucoup d'illusions sur leurs chances de découvrir un jour le filon qui assurerait leur fortune. Lorsqu'ils rencontrèrent Getty, ils cherchaient à vendre un lot de 1100 acres situé sur les terres des Osages, la concession 50, qu'ils jugeaient sans intérêt parce que trop éloigné des gisements déjà exploités. Ils le proposèrent à Getty pour cinq cents dollars. A leur grande surprise, il accepta sans hésiter.

Un investissement de cinq cents dollars ne représentait pas un risque majeur pour un homme dans sa position, mais il ne tenait néanmoins pas à perdre son argent, aussi s'empressa-t-il, dès qu'il fut rentré à Minneapolis, de chercher un moyen de rentrer dans ses frais. Comme il « appréciait beaucoup » le Dr John Bell, qui l'avait soigné pendant son attaque de typhoïde, il lui proposa de « partager l'affaire avec lui » en acquérant deux septièmes des parts de la concession 50 pour la modique somme de... mille dollars. Le praticien accepta d'acheter un septième des parts pour cinq cents dollars. George Getty fut à la fois déçu de n'avoir réalisé aucun bénéfice immédiat et satisfait d'avoir récupéré sa mise de fonds. L'exploitation de la concession commença deux mois plus tard, en octobre 1903.

Jean Paul Getty avait alors onze ans et fréquentait la Emerson Grammar School à Minneapolis. C'était un garçon vigoureux au visage rond, plutôt régulier, qui avait hérité la bouche tombante de sa mère et le nez allongé de son père. Malgré tous ses efforts, ses cheveux bouclés, que Sarah avait récemment consenti à couper, se montraient rebelles à toute tentative de coiffure. Passionné de boxe et de natation, fasciné par tous les jeux de plein air, il s'ennuyait lorsqu'il se trouvait entre quatre murs et passait alors son temps à compléter sa collection de timbres, à lire les romans d'aventures de G. A. Henty ou à rêver à Ruth Hill, la « fille de ses pensées », qui étudiait dans la même classe que lui.

S'il s'intéressait, de très loin, aux affaires de son père, c'était uniquement parce qu'il savait qu'elles concernaient le Territoire Indien, qu'il imaginait peuplé de farouches guerriers tendant des embuscades aux cow-boys ou fuyant devant la Cavalerie. Lorsque George créa la Minnehoma Oil Company (« Minne » pour Minnesota, « homa » pour Oklahoma), il suggéra à Jean Paul de prendre cinq

dollars sur ses économies et d'acheter cent parts à cinq cents l'une. L'enfant accepta sans comprendre. Son père signa les certificats et les lui tendit avec un sourire radieux. « Voilà!, lui dit-il, maintenant tu possèdes une partie de la société pour laquelle je travaille. Tu es un de mes patrons! » Le gamin lui rendit son sourire sans répondre, en trouvant que les adultes tenaient parfois d'étranges discours.

En décembre 1903, les foreurs de la Minnehoma trouvèrent du pétrole à une profondeur de 460 mètres. Après le premier jaillissement, la production quotidienne du puits se stabilisa autour de cent barils, faisant de George Getty, du jour au lendemain, un authentique magnat du pétrole. Il en fut évidemment ravi et décida d'emmener sa femme et son fils à Bartlesville dans le courant du mois de janvier afin qu'ils puissent assister au percement du second puits.

Lorsque son père lui parla de son projet, le jeune garçon eut du mal à contenir son excitation. Il allait se rendre dans le Territoire Indien! Les jours suivants, il ne pensa plus qu'au voyage, négligeant ses cours, refusant de jouer plus longtemps « aux cow-boys et aux Indiens » avec ses camarades en leur expliquant qu'il allait, lui, voir de vraies guerres indiennes. Le 1<sup>er</sup> janvier 1904, il décida de commencer un journal, qu'il tint régulièrement pendant près de deux ans. Il y notait fidèlement tous les menus faits de sa vie quotidienne d'enfant heureux, à l'abri du besoin, élevé d'une manière conventionnelle, mais il s'étendait rarement sur ses pensées et ses sentiments (la même obsession du détail trivial et le même refus de se dévoiler se retrouvèrent d'ailleurs plus tard, dans ses carnets de voyages et ses écrits intimes d'homme adulte).

Il ne signala pas, par exemple, au début de l'année 1904, qu'il ne tenait pratiquement plus en place à l'idée qu'il allait bientôt visiter le pays indien. Le dimanche 17 janvier, il nota simplement :

« Il neige aujourd'hui. Suis allé ce matin à l'école du dimanche. Papa m'a donné dix cents pour que j'aille lui poster une lettre. Ensuite j'ai lu. Nous partons mardi soir pour le Territoire Indien. »

Le 19 janvier, la famille Getty prit le train de 20 h 30 pour Kansas City. Paul alla se coucher presque immédiatement. Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, le train roulait vers le sud au milieu d'une tempête de neige, quelque part entre l'Iowa et le Missouri. Arrivés à Kansas City, ils descendirent à l'Hôtel Midland (« C'est un des plus grands hôtels de la ville, écrit Paul dans son journal. Tous les garçons sont Noirs. J'ai beaucoup mangé au dîner. ») et prirent le train pour Bartlesville le lendemain à 12 h 25.

Alors qu'ils approchaient du Territoire Indien, George se mit à raconter des histoires sur le pétrole. Sarah l'écouta patiemment pendant que le petit Paul, le nez collé à la vitre de leur Pullman, se

tordait vainement le cou pour essayer d'apercevoir des guerriers recouverts de peintures de guerre chevauchant à cru dans la prairie. Au bout d'une heure de ce manège, il se tourna vers son père, l'air désappointé. « Je n'ai pas encore vu d'Indiens », se plaignit-il. « Ne t'inquiète pas, lui répondit George, tu auras sûrement l'occasion d'en voir à Bartlesville. » « Ils sont armés?, s'enquit l'enfant. Ils vont nous pourchasser? » Son père éclata de rire. « Non, ils ne sont pas armés. Ils sont aussi pacifiques que toi et moi. Les seuls qui risquent de nous pourchasser sont ceux qui vendent des poteries et des couvertures à la sortie de la gare! »

Paul se renfonça dans son coin, le visage renfrogné, mais reprit son poste à la fenêtre quelques minutes plus tard, persuadé que son père, pour une raison connue de lui seul, ne lui avait pas dit la vérité. Comme il faisait nuit noire quand le train arriva enfin à Bartlesville, les Getty se rendirent directement à l'Hôtel Rightway. En traversant la rue, Paul distingua quelques ombres furtives et décida aussitôt, avec un frisson d'excitation, qu'il s'agissait de hors-la-loi préparant un mauvais coup.

Quel ne fut pas son désappointement, le lendemain matin, lorsqu'il s'aperçut que Bartlesville n'était pas une bourgade pittoresque du Far West comme il l'avait imaginé, mais une horrible petite ville dépourvue du moindre attrait. Certains des hommes qui passaient dans la rue arboraient bien des Colts à leur ceinture, mais il s'agissait de toute évidence d'ouvriers du pétrole et non de cow-boys. Quant aux rares Indiens qu'on entrevoyait ici et là, ils avaient l'air misérables, étaient pour la plupart des sang-mêlé et portaient des vêtements, nota-t-il avec colère, « achetés dans des magasins ordinaires ». Descendant la rue principale dans ses habits de petit citadin aisé, il s'éloigna du centre de la ville avec l'espoir de découvrir l'entrée d'un fort, ou du moins quelques fortifications sommaires, mais il ne vit que des baraques de bois et de tôle et un paysage désespérément plat, hérissé de derricks, s'étendant jusqu'à l'horizon.

Si sa déconvenue fut brutale, elle fut également de courte durée. Il trouva rapidement des amis de son âge avec lesquels il put monter à cheval et « jouer au lasso ». Le dimanche, il eut la joie de voir à l'hôtel dix véritables chefs indiens, drapés dans leurs couvertures traditionnelles et portant leurs coiffures de plumes, qui venaient prendre le train afin de se rendre à Washington pour y rencontrer le président Theodore Roosevelt.

Lorsque son père lui proposa quelques jours plus tard de l'accompagner jusqu'à la concession 50, qui se trouvait à une quinzaine de kilomètres de la ville, il n'accepta que de mauvaise grâce, persuadé que la visite allait être profondément ennuyeuse. A sa grande surprise, George lui confia les rênes du buggy, qu'il put conduire à l'aller et au retour sur la route sinueuse creusée d'ornières. Mais ce qui souleva réellement son enthousiasme, au

point de lui faire oublier en une seconde ses rêves de cow-boys et d'Indiens, et même l'expérience passionnante qu'il venait de vivre, fut l'activité fébrile qui régnait sur le chantier. Les hommes musclés, couverts de poussière, infiniment plus réels que ses héros de romans, qui s'évertuaient à creuser la roche ou s'agitaient autour du derrick lui firent une impression inoubliable. Lorsqu'il apprit qu'ils vivaient sous des tentes, mangeaient autour de feux de camp et passaient leurs soirs de paye à se saouler et à se battre, il ne se tint plus de joie : il avait enfin rencontré de vrais aventuriers!

Le contremaître qui lui fit visiter la concession lui montra un des ouvriers de l'équipe de forage et lui expliqua qu'il s'agissait de Henry Starr, un ancien hors-la-loi qui avait été recherché pendant des années dans tout le Territoire Indien. On racontait qu'il avait attaqué de nombreuses fois Jacob Bartles, l'homme qui avait donné son nom à Bartlesville, sans jamais tirer de lui plus de quelques malheureux dollars. Au troisième hold-up, il avait perdu patience et l'avait menacé : « Tu t'es assez foutu de moi comme ça, Jake! Tu vas passer à ta banque et retirer cinq mille dollars. Si tu ne les as pas sur toi la prochaine fois que je te braque, je te tue! » Par la suite, Bartles avait toujours pris soin d'avoir la somme avec lui, expliquant à ses amis : « Starr est peut-être la dernière des crapules, mais c'est un homme de parole. »

Paul écouta cette histoire les yeux écarquillés et ne l'oublia jamais. Il fut également stupéfait lorsqu'à l'occasion d'une autre visite il demanda son âge à un des ouvriers du chantier. Le manœuvre se gratta longuement la tête, puis répondit d'une voix hésitante : « Ben, j'sais pas, je crois bien que ça doit faire trente-cinq ou quarante. » Élevé dans un monde balisé de chiffres et de repères, le jeune garçon trouva proprement incroyable qu'un homme puisse ignorer jusqu'à sa date de naissance.

Littéralement fasciné par le monde des prospecteurs, Paul ne manqua désormais aucune occasion de se rendre à nouveau sur la concession. En posant de nombreuses questions autour de lui, il se familiarisa rapidement avec le jargon des ouvriers et apprit bientôt beaucoup de choses sur le pétrole et son histoire. Il aimait par-dessus tout s'asseoir autour du feu de camp et écouter les hommes raconter leurs souvenirs. A Bartlesville, il se prit d'amitié pour un chien bâtard jaune qui l'avait suivi un jour et qu'il baptisa Jip. Un de ses jeux préférés était de suivre la voie ferrée en compagnie de Jip en sautant de traverse en traverse sur le pont qui enjambait la Caney River. Après avoir été rossé par son père pour avoir fait dormir le chien dans sa chambre, il obtint que le bâtard soit autorisé à dormir la nuit devant sa porte, dans le couloir de l'hôtel.

S'il était véritablement passionné par tout ce qui concernait la vie aventureuse des prospecteurs, il ne montrait cependant pas le moindre intérêt pour les affaires pétrolières. Au début du mois de

mars, quand il se rendit sur le chantier avec ses parents pour assister à la mise en service du second puits (une expérience dont il parla plus tard en termes enthousiastes), il nota simplement dans son journal :

« Une bonne journée. Nous sommes allés voir le puits. Le pétrole était à 460 mètres de profondeur. J'ai recueilli un fossile qui se trouvait il y a très longtemps au bord de la mer. Il est parfaitement ovale. »

La production du second puits égala celle du premier. A eux deux, ils produisaient 2 500 barils par mois, vendus 88 cents le baril. Très satisfait, George Getty indiqua au contremaître où devrait être foré le troisième puits, puis décida qu'il était temps pour lui et sa famille de rentrer à Minneapolis.

Jean Paul Getty retrouva la Emerson Grammar School après une absence de six semaines et reprit ses jeux et ses activités habituels. En mai, il entra dans l'équipe de base-ball de l'école. Pendant l'été, il essaya de gagner un peu d'argent en vendant de la citronnade devant chez lui, mais les clients étaient si rares et il faisait si chaud qu'il finissait invariablement, après plusieurs heures d'attente, par boire son propre fonds. Une autre tentative de se faire de l'argent de poche en plaçant des abonnements au *Saturday Evening Post* se solda également par un échec. Le « sens des affaires » de Paul, qui allait plus tard faire de lui l'homme le plus riche du monde, avait encore du mal à naître et ne se révélait pleinement, à cette époque, que lorsqu'il échangeait des timbres ou des catalogues avec ses camarades.

En octobre, la famille Getty se rendit une nouvelle fois à Bartlesville, en s'arrêtant au passage à Saint Louis pour visiter la Foire Internationale. Paul nota avec satisfaction dans son journal qu'il avait trouvé un catalogue dans un des stands et avait réussi à le revendre pour quinze cents à un autre visiteur. Il fut très impressionné par le cheval Jin Key, qui savait épeler MINNEAPOLIS, rendre la monnaie et compter jusqu'à trente. Après avoir passé une semaine à Saint Louis, les Getty arrivèrent à Bartlesville le 16 octobre et descendirent à la nouvelle annexe de briques flambant neuve de l'Hôtel Rightway. Le premier geste de Paul à la sortie de la gare fut d'aller saluer Jip, qu'il avait confié à la garde d'un ami. Le bâtard le reconnut et l'accueillit avec d'évidentes manifestations de joie.

Le lendemain, Paul se rendit sur le chantier avec ses parents.

Lundi 17 octobre : « Une bonne journée. Après nous être levés à six heures du matin, nous avons pris notre petit déjeuner et sommes tous partis pour la concession, y compris Jip. Nous sommes arrivés

à dix heures et avons visité les quatre puits. Le numéro 3, le moins productif, a été forcé hier soir à la nitroglycérine. Nous avons vu la colonne de pétrole monter jusqu'à trente mètres pendant cinq minutes. Nous avons déjeuné sous une tente. La nourriture n'était pas bonne. L'après-midi, Papa a choisi l'emplacement d'un nouveau puits. »

Sur le chemin du retour, une semaine plus tard, les Getty s'arrêtèrent à nouveau à Saint Louis, puis à Chicago, où Paul et sa mère allèrent faire des emplettes au Marshall Field, qui était alors un des plus grands magasins du monde. Au rayon librairie, Paul acheta deux livres de Horatio Alger, *Risen from the Ranks* et *Born to Rise*.

## « TU DEVRAS COMMENCER TOUT EN BAS »

En mai 1905, six puits produisaient déjà sur la concession 50. Leurs emplacements avaient tous été désignés par George Getty lui-même. Son succès l'amenait quelquefois à s'imaginer qu'il était peut-être doué d'un sixième sens en matière de prospection pétrolière. Cependant, il n'alla jamais jusqu'à prétendre, comme certains de ses contemporains, qu'il lui suffisait d'arpenter une concession en humant l'air pour « flairer du brut ». La production de la concession 50 tournait autour de cent mille barils par mois, mais Getty s'inquiétait de la chute continue du prix du baril, déjà tombé à cinquante-deux cents.

La découverte de deux gisements considérables, l'un près de Tulsa et l'autre plus au sud dans le Territoire Indien, avait entraîné, malgré l'accroissement de la demande, une forte surproduction. Davantage de voitures se lançaient chaque jour sur les routes, les usines utilisaient partout de plus en plus de pétrole, ainsi que les bateaux et les trains, qui se détournaient rapidement de la vapeur : la seule Southern Pacific Railroad, présente au Texas et en Louisiane, consomma en 1905 2 640 000 barils. Pourtant, on continuait à extraire du sous-sol plus de pétrole qu'on n'en consommait en surface. La belle insouciance des premiers producteurs n'était plus de mise. L'industrie pétrolière était devenue adulte, et il fallait désormais y faire preuve d'une certaine clairvoyance, ce qui d'ailleurs n'était pas pour déplaire à George Getty. Lorsque la Minnehoma commença à vendre le baril à moins de cinquante cents, il mit un frein à ses activités de forage et fit construire cinq citernes, en bois, chacune d'une capacité de 1 600 barils, pour stocker une partie de la production jusqu'à la remontée des prix. George Franklin Getty n'était pas homme à vendre bon marché.

Ce fut à cette époque qu'il décida de s'établir avec sa famille dans le sud de la Californie. Certes, on y avait découvert du pétrole en 1901, mais George avait de tout autres motifs. En février 1905, les

Getty étaient allés voir des parents de Sarah à San Diego et Los Angeles. Le climat, l'environnement étaient tellement plus agréables que ceux du Minnesota! A leur retour à Minneapolis, ils réalisèrent que plus rien ne les retenait dans le Midwest, puisque Paul avait terminé ses études à la Emerson Grammar School. Le plus gros des affaires de Getty était maintenant localisé en Territoire Indien et tout aussi accessible depuis la Californie. Bien qu'ils aient passé vingt années parfaitement heureuses à Minneapolis, Sarah et George étaient très tentés par l'idée d'une nouvelle vie au soleil. Paul était également enchanté.

Ils songèrent d'abord à San Diego, qui à l'époque semblait appelée à devenir la principale métropole de la Californie du Sud, mais Sarah trouvait la ville un peu petite, un peu provinciale. Ce serait donc Los Angeles. Paul ne regretta pas le séjour à San Diego, où son père lui offrit un chiot greyhound acheté trente dollars à un vieil Irlandais. Le chien, qui fut baptisé Prince, devint son inséparable compagnon même si, comme le nota Paul, « il ne remplaça jamais tout à fait mon Jip adoré ».

Au cours de l'été 1906, les Getty emménagèrent dans un appartement cossu de South Grand Avenue. A son grand dégoût, Paul fut inscrit à la Harvard Military Academy, sur Venice Boulevard. Ses parents étaient persuadés que la discipline militaire ferait le plus grand bien à leur rejeton; celui-ci, en revanche, y était radicalement opposé. Dès le premier jour, il détesta son école. Révolté contre un régime qu'il trouvait parfaitement ridicule, il critiquait ouvertement les longues heures passées à cirer des bottes ou faire reluire des boutons. Sa nonchalance offensait continuellement ses supérieurs. En conséquence, il passait souvent ses soirées à trotter autour de la cour de l'école, un sac à dos sur les épaules, à la suite d'une réflexion déplacée. Un jour, il posa pour la traditionnelle photo en chaussures de tennis au lieu des bottes noires réglementaires; curieusement, personne ne le remarqua avant le développement du cliché. Par la suite, l'école entière dut se soumettre à une nouvelle séance de pose, ce qui rendit Paul extrêmement impopulaire pendant quelque temps.

Sa seule consolation était dans la qualité des cours, très orientés sur la culture classique. Il apprit avec plaisir le grec et le latin et se mit à lire avec voracité pendant ses heures de loisir, passant indifféremment de Dickens à Platon ou de Henty à Pline. Parce qu'il avait toujours le nez dans un livre, ses camarades ne tardèrent pas à le surnommer « Dictionnaire ».

Même si au bout de quelques mois il avait appris à se plier à la discipline militaire, il ne cessa jamais de la considérer comme une chose parfaitement inutile. En ce qui le concernait, les règlements n'existaient que pour être transgressés. Un soir, lui et un ami firent le mur pour rejoindre deux jeunes filles rencontrées la semaine précédente au cours d'un bal très respectable. Malgré ses quatorze

ans, Paul était considéré par ses camarades comme un coureur de filles; après cette escapade, il fut généralement admis qu'il avait perdu son pucelage. Loin de démentir cette opinion, Paul s'efforça au contraire de l'entretenir par toutes sortes de lourdes allusions.

A la fin de 1907, les Getty emménagèrent définitivement au 647 South Kingsley Drive, dans une vaste maison de stuc de style anglais, entourée de prés et de bosquets d'eucalyptus, un peu à l'écart d'une route de terre connue sous le nom de Wilshire Boulevard. Le terrain, assez éloigné du centre, n'avait coûté que huit mille dollars. Depuis leur arrivée en Californie, George recherchait un bon terrain constructible. Un agent immobilier lui avait proposé l'île de Santa Catalina pour deux cent cinquante mille dollars, mais il avait refusé sur-le-champ. Bien que par la suite elle eût été évaluée à plusieurs millions de dollars, il ne regretta jamais sa décision. Sarah et lui adoraient leur nouvelle maison, très claire, aux pièces aérées élégamment tapissées de velours. Certes luxueuse, on n'y voyait pas trace d'ostentation, chose que les Getty abhorraient par-dessus tout. D'ailleurs, George notait non sans fierté qu'en tout et pour tout, elle lui avait coûté trente mille dollars, canalisations d'eau comprises.

Paul, toujours exaspéré par la discipline militaire, finit par persuader ses parents qu'il serait plus à son aise dans le cadre moins rigide du lycée local; il y fut inscrit à l'automne 1908. Il envisageait vaguement de devenir vétérinaire. Pourtant, lorsqu'il acheva ses études secondaires, en juin 1909, il déclara à son père qu'il souhaitait passer ses vacances à travailler dans les champs de pétrole de la Minnehoma.

« C'est d'accord, lui fut-il répondu d'un ton bourru qui cachait mal un plaisir certain, mais tu devras commencer tout en bas. »

Son père lui expliqua ensuite longuement qu'il ne devrait s'attendre à aucun traitement de faveur. Il débiterait comme manœuvre. Ceux-ci exécutaient les tâches les plus ingrates, les plus dures, pour trois dollars par jour et douze heures d'affilée. Malgré ses seize ans, on exigerait de lui le même travail que celui qu'on exigeait de tous les autres.

Paul accepta toutes ces conditions et partit gaiement pour Bartlesville. Il était heureux, à la fois d'être débarrassé de l'école et de se rendre en un lieu pour lui si riche en merveilleux souvenirs. Il ne doutait pas une seconde de sa capacité à remplir sa tâche. Pour son âge, il était grand – près d'un mètre quatre-vingt-cinq pour quatre-vingts kilos – et costaud, surtout depuis qu'il pratiquait l'haltérophilie. Pourtant, le contraste avec son existence d'enfant choyé fut pour lui un véritable choc. Il fut immédiatement envoyé au travail avec les autres manœuvres pour construire un nouveau derrick de plus de vingt mètres de haut. Il fallait assembler à la main des dizaines de poutres mal dégrossies. A la fin du premier

jour, il était tellement courbatu qu'il eut le plus grand mal à se traîner jusqu'au baraquement pour s'effondrer sur son lit de camp. Au bout d'une semaine, ses paumes étaient couvertes d'ampoules sanguinolentes. Mais il ne se plaignit jamais, pas même quand il crut remarquer qu'on le faisait travailler particulièrement dur parce qu'il était le fils du patron. Il finit par s'habituer à être appelé comme tous les autres « Hé, toi ! ». C'était comme si en entrant dans l'équipe, il avait perdu son identité.

Ses ampoules étaient devenues des durillons, et il commençait à arracher à ses compagnons une certaine forme de respect pour son courage quand il reçut un message de son père qui lui parut venir d'un autre monde. Il devait rejoindre ses parents pour un voyage en Europe. En conséquence, il fallait qu'il cesse immédiatement son travail et prenne le premier train pour Philadelphie. Là, il trouverait une voiture neuve – une Chadwick six cylindres – que son père venait de commander. Avec un chauffeur, il devait la ramener à New York, où il retrouverait ses parents à l'heure de s'embarquer sur le paquebot *Baltic*, le 14 juillet. Paul quitta donc Bartlesville avec des sentiments mitigés. Il lui était difficile de ne pas s'enthousiasmer à l'idée de se rendre en Europe, mais en même temps il sentait qu'il abandonnait son travail juste au moment où il allait parvenir à montrer sa valeur.

Peut-être son père avait-il organisé ce périple pour le soulager des rigueurs du travail qu'il s'était imposé, mais cela ne lui ressemblait guère. Plus vraisemblablement, il avait décidé qu'il était temps d'emmener son épouse en voyage et, étant donné la rigueur de ses valeurs puritaines, que son fils se devait de les accompagner. L'aspect financier n'était évidemment pas un problème : George et Sarah possédaient 70 % de la *Minnehoma Oil Company* qui, malgré la chute continue du cours du brut, rapportait tous les ans de coquets profits. En 1915, le bénéfice net résultant de l'exploitation de la concession 50 s'élevait à 326 000 dollars.)

Quelles qu'en eussent été les raisons, le voyage fut une réussite complète. La Chadwick, excellente voiture de quatre-vingt-dix chevaux dotée de quatre sièges confortables, fut débarquée à Liverpool après une traversée exceptionnellement tranquille. Getty engagea comme chauffeur un autochtone à l'accent tellement prononcé qu'ils ne comprenaient pas un traître mot à ses paroles. Durant trois mois, la famille sillonna l'Angleterre, la France, la Suisse, la Hollande et la partie allemande de la vallée du Rhin. En octobre, ils repartirent pour l'Amérique. Cette fois, l'océan fut moins clément, mais tous trois prouvèrent qu'ils avaient le pied marin ; la grosseur de la mer ne les empêcha pas de goûter aux plaisirs raffinés d'une traversée en première classe.

De retour à Los Angeles, Paul s'inscrivit à l'université, en sciences politiques et en économie. Vivant toujours chez ses parents, il dut, pour assouvir ses ardents désirs d'adolescent, se ménager une vie

secrète. Au centre de ce qu'il appelait sa « vie amoureuse », on trouvait la Chadwick, également revenue d'Europe.

George Getty permettait à son fils de l'utiliser pendant la journée quand il ne s'en servait pas; la nuit, elle était toujours enfermée dans le garage. Paul, qui n'était pas particulièrement beau garçon, comprit très vite qu'une auto était un appât presque irrésistible pour les filles. Peu à peu, il prit l'habitude d'emprunter la voiture quand ses parents étaient couchés, ce qui arrivait généralement assez tôt.

Lorsqu'il jugeait que la voie était libre, il se glissait hors de la maison, ouvrait silencieusement les portes du garage, poussait la Chadwick jusqu'à la rue et profitait de la légère descente pour avancer quelques dizaines de mètres en roue libre; une fois sûr qu'il ne risquait pas de réveiller ses parents, il mettait le moteur en marche. Il était libre. Alors, il passait prendre un ami et deux filles : le « double rendez-vous » était la règle généralement admise à l'époque, surtout parce que les parents s'imaginaient que leurs filles étaient plus en sécurité par deux. C'était évidemment compter sans la hardiesse de garçons comme Paul Getty. La Chadwick, parquée dans quelque endroit discret, roulait tanguait pendant des heures, tandis que Paul et son ami s'adonnaient aux joies du sexe. A la fin de la soirée, il ramenait la voiture au garage et remettait soigneusement le compteur à son kilométrage de départ.

Il veillait toujours à remplacer l'essence utilisée; en revanche, il ne pouvait rien contre l'usure supplémentaire des pneus provoquée par ses escapades répétées. Son père, toujours minutieux, finit par se plaindre à son garagiste; celui-ci vérifia l'alignement des roues, ne trouva rien d'anormal et déclara ne rien y comprendre : les pneus avaient moins de deux mille kilomètres. Paul, qui n'avait toujours pas été démasqué, ne vit aucune raison pour ne pas continuer. Quelques nuits plus tard, il emprunta à nouveau la Chadwick pour un « double rendez-vous ». Lui, son ami et leurs deux belles se rendirent dans un night-club de Los Angeles, d'où ils ressortirent bien plus tard avec une bouteille de vin rouge, destinée à agrémenter la partie de jambes en l'air qui se préparait.

Ce fut une erreur. En voulant attraper la bouteille, l'une des filles renversa le vin sur une banquette de la voiture. Paul était horrifié. Ils firent ce qu'ils purent pour nettoyer, mais une tache sombre, témoignage irréfutable de la fraude, resta. Le cœur serré, Paul reconduisit la Chadwick au garage. Pendant tout la journée du lendemain, il s'attendit à une explosion de son père. Elle ne vint pas. Il pensa qu'il s'en tirerait peut-être à bon compte. Sans doute cette tache n'était-elle pas aussi criante qu'il lui avait semblé la veille; ou alors, elle avait disparu en séchant. Le soir, persuadé qu'il ne risquait plus rien, il se faufila jusqu'au garage comme d'habitude, ouvrit les portes et vit les roues de la voiture amarrées au sol de béton au moyen de chaînes.

A son grand soulagement, ses parents n'évoquèrent jamais devant lui ce nouveau dispositif. Il laissa passer des mois avant d'oser parler à son père de l'idée qui lui était venue peu après l'apparition des chaînes. Il savait bien que s'il lui demandait de lui acheter une voiture, celui-ci l'enverrait promener, mais il pensait avoir une chance de le convaincre s'il proposait d'en construire une lui-même. Il ne se trompait pas : c'était tout à fait le genre d'initiative que George Getty appréciait. Il accepta donc de financer le projet.

Paul loua une salle dans un atelier de mécanique tout proche et commanda toutes les pièces dont il avait besoin pour son bolide. Il dessina une structure basse, à deux places, se chargea lui-même des soudures et de la quasi-totalité de l'assemblage. Une fois son engin terminé, il le baptisa « Plaza Milano » parce qu'il voulait un nom exotique, et, ivre de fierté, convia son père « à faire un tour » d'inauguration avec lui. L'expression était on ne peut mieux choisie : Paul constata que la Plaza Milano avait une tendance inquiétante à faire des tête-à-queue par temps pluvieux. Quoi qu'il en soit, le père et le fils se déclarèrent satisfaits du résultat.

A cette époque, Paul voyait beaucoup une certaine Edith McNair, dont les parents habitaient une maison toute proche. Elle était de dix ans son aînée, avait beaucoup voyagé, parlait couramment le français et passait pour une fille « sophistiquée ». Cependant, ce qui importait à Paul par-dessus tout, c'était que non seulement elle acceptait de faire l'amour avec lui, mais qu'en plus elle l'y encourageait et semblait y prendre du plaisir. Bref, la perle rare...

Il s'empressa évidemment de lui proposer un tour dans la Plaza Milano; mais au cours de leur première balade, l'engin capota et Edith fut violemment éjectée; elle alla rouler sur le trottoir et déchira complètement son manteau de cuir. Son corset à baleines, que toutes les femmes à la mode utilisaient alors, lui occasionna de sérieux hématomes, et ses parents lui interdirent de remonter dans la voiture de Paul.

La sanction fut provisoirement levée le soir du Réveillon de 1910, où Paul put l'emmener à une fête donnée au Ship Café de Venice, une station balnéaire du sud de Los Angeles. Sur le chemin du retour, au petit matin, Paul, qui roulait trop vite, rata un virage et sortit de la route; la voiture se retrouva dans un champ. L'infortunée Edith fut une fois de plus éjectée et récolta une nouvelle moisson de bleus. Lorsqu'elle se présenta chez elle, couverte de boue, ses vêtements en lambeaux, la vieille interdiction lui fut renouvelée, mais cette fois définitivement. Ses parents ignoraient que sa vertu était nettement plus menacée avec Paul que son intégrité physique.

A l'Université, Paul n'était pas heureux. Avidé d'acquérir la meilleure formation possible, accordant à l'instruction une valeur excessive, il s'offusquait d'être traité comme un enfant, d'être

surveillé de près à l'intérieur et hors des salles de classe; il méprisait ses camarades, selon lui de vrais gosses, avec leurs blagues de collégiens et leurs théories politiques simplistes. Plus que tout, il détestait le snobisme et l'ostracisme des associations d'élèves, qu'il considérait comme une négation inadmissible des principes démocratiques américains. Il ne participait pratiquement pas aux activités du campus et se concentrait sur ses études, tout en se plaignant du chauvinisme qui transpirait dans les cours d'économie et de sciences politiques. Il obtenait généralement de bonnes notes.

Pendant toute la durée des grandes vacances de 1910 et 1911, Paul travailla avec entrain dans les champs de pétrole de l'Oklahoma où il fut finalement promu apprêteur, grâce au soutien d'un vétéran surnommé « Grizzle » (« Grincheux »). Il s'occupait désormais de la maintenance et de la répartition des instruments de forage; sur les derricks, ce poste était considéré comme important. Grizzle, à qui on ne connaissait pas d'autre nom, se prit d'affection pour Paul et lui proposa de lui montrer les ficelles du métier: comment on adoucit des morceaux de métal sur une forge portative, comment réparer les pièces cassées et faire des pièces de rechange... Il était extrêmement exigeant. Lorsque Paul venait lui présenter le résultat de son travail, il crachait un bout de chique, examinait l'objet et finissait généralement par marmonner :

« Bon Dieu, j'irais sûrement plus vite en creusant avec mes dents qu'en essayant de forer avec un machin pareil! »

Là-dessus, il le faisait recommencer.

Les soirs de paie se terminaient invariablement par une cuite générale à Bartlesville, souvent accompagnée d'une bagarre avec les équipes des autres derricks. Paul était désormais appelé « Red » à cause de la couleur de ses cheveux, et même parfois « Paul » au lieu du « Hé, toi! » de ses débuts. Les autres l'avaient finalement accepté.

A son retour sur la côte ouest, il décida de s'inscrire à l'université de Berkeley, près de San Francisco. Il espérait y trouver une ambiance plus stimulante. Il fut amèrement déçu et interrompit son année en avril 1911, sans avoir obtenu le moindre diplôme. Entre-temps, il avait réussi à convaincre ses parents que seul un séjour à Oxford, en Angleterre, pourrait lui donner une formation digne de ce nom. A cette époque, il envisageait sérieusement de faire carrière dans la diplomatie. Son père, en homme avisé, se gardait bien d'émettre la moindre opinion sur ce sujet.

Avant de rejoindre Oxford, Paul convainquit également son père de lui offrir un voyage en Extrême-Orient destiné à « élargir sa connaissance du monde ». En mai, il partit donc pour deux mois au Japon et en Chine; il fut profondément impressionné par l'art oriental et acheta deux bronzes chinois et plusieurs pièces d'ivoire sculptées, le tout pour moins de cinquante dollars. Sa passion de collectionneur était née. Il revint en Amérique, passa trois nouveaux

mois dans les champs de pétrole et s'embarqua en novembre pour l'Angleterre, laissant la Plaza Milano à son père qui lui avait promis de la conduire « de temps en temps ».

Paul se plut tout de suite à Oxford; se sentir membre de la vieille élite anglaise à toque et à toge le ravissait. Il se présenta avec une lettre d'introduction adressée à Herbert Warren, président du Magdalen College, signée par William Howard Taft, président des États-Unis et ami de son père. Warren invita le jeune homme à prendre le thé pour « bavarder » et profita de l'occasion pour sonder ses connaissances. Quelques jours plus tard, Paul apprit avec joie qu'il était accepté en tant qu'auditeur libre. Il se trouva un meublé au-dessus d'un magasin d'antiquités et se plongea avec délices dans le style de vie sédentaire de la vieille Angleterre, avec un budget mensuel de deux cents dollars.

En tant qu'Américain, Paul fut tout d'abord considéré comme une bête curieuse, mais sa réserve inhabituelle et sa personnalité séduisante lui gagnèrent bientôt de nombreux amis, parmi lesquels le prince de Galles, son camarade de classe à Magdalen, duquel il resta très proche pendant son bref règne sur le trône d'Angleterre et après son abdication pour l'amour de Wallis Simpson. Paul fréquentait autant que possible les réceptions fastueuses de cette Angleterre où les riches familles avaient encore les moyens d'assigner un serviteur à chaque invité. Les soirs de semaine, Paul et ses amis prenaient souvent le train de Londres, en queue-de-pie et cravate blanche, pour aller au théâtre ou à un bal. L'Angleterre, écrivait-il à ses parents, était parfaitement « civilisée »; ceux-ci commençaient d'ailleurs à se demander en quoi Los Angeles l'était si peu.

Aux yeux de Paul, Oxford était infiniment supérieure à n'importe quelle université américaine. Le fait que les étudiants soient traités en adultes et l'absence de surveillance l'impressionnèrent beaucoup; après avoir tâté de la stricte discipline des universités californiennes, il put à peine en croire ses oreilles quand il apprit que la présence aux cours n'était pas obligatoire.

« Si vous êtes assez brillant, lui dit son directeur d'études à leur première entrevue, pour passer vos examens sans assister à un seul cours, ce sera parfait. D'autant plus qu'à ce jour, personne ne l'a jamais réussi. »

Paul ne put s'empêcher de rire. Il appréciait également beaucoup de pouvoir pratiquer ses sports favoris – natation, boxe et haltérophilie – sans être pour autant obligé de rejoindre l'équipe du collège.

En juin 1913, il fut reçu aux examens de sciences politiques et d'économie. Plus que jamais décidé à se lancer dans la diplomatie, il écrivit à son père pour lui parler d'un grand projet de voyage à travers l'Europe et la Russie; il disait vouloir confronter à la réalité les théories apprises à l'université. George Getty lui donna son aval

et lui dit qu'il s'arrangerait pour lui faire parvenir chaque mois un mandat de deux cents dollars au bureau de l'American Express le plus proche.

L'expédition n'était pas aussi pédagogique que Paul voulait le faire croire. Sa première étape fut Berlin, dont la vie nocturne l'attirait largement autant que l'observation des préparatifs de l'armée du Kaiser. De là, il partit pour le Danemark et la Suède, puis traversa le golfe de Botnie vers la Finlande et la Russie. Il passa quelque temps à Saint-Pétersbourg, où il apprit quelques rudiments de russe et écrivit de longues dissertations sur le « noir fatalisme » de la population sous le régime tsariste. Il se lia avec un jeune aristocrate qui offrit de l'accompagner dans sa descente de la Volga. Ce voyage permit au jeune Getty d'apprécier la générosité du peuple russe : partout, dès qu'il posait le pied à terre, il trouvait quelqu'un pour l'inviter à partager sa table et boire d'innombrables verres de vodka. Sur le vapeur, il tua le temps en apprenant quantité de chants traditionnels.

A Budapest, il dîna avec une troupe d'officiers hussards et « un certain nombre de charmantes demoiselles » dont il apprécia particulièrement la compagnie.

Il fêta son anniversaire le 15 décembre 1913 au milieu de la Méditerranée, sur un vapeur roumain qui faisait cap vers Alexandrie. La mer était tellement forte, le bateau tellement secoué que toutes les chaloupes de sauvetage furent arrachées. Plusieurs fois, il crut au naufrage. Il ressentit un immense soulagement à la vue des côtes égyptiennes. Ensuite, il consacra deux mois pleins à visiter les pyramides et la vallée du Nil, avant de s'embarquer pour Gibraltar sur le *Franconia*. De là, il s'enfonça en Espagne, qui fut pour lui une révélation. Ses souvenirs de classe, l'Inquisition, l'extermination des Aztèques, ajoutés à la virulente propagande qui n'avait pas disparu après la guerre hispano-américaine de 1898, avaient fait naître en lui un préjugé défavorable. Au contraire, il tomba instantanément amoureux du pays et de ses habitants. Selon lui, ainsi qu'il l'écrivit souvent, la fierté et le sens de l'honneur des Espagnols en faisaient les descendants les plus proches des anciens Romains.

En avril 1914, Paul arriva à Paris, s'y promena un beau jour de printemps et décida séance tenante que sa quête sociologique exigeait qu'il y séjourne plus longtemps. La vie mondaine, les femmes influèrent certainement sur sa résolution. A cette époque, la capitale, comme du reste la majeure partie du pays, se passionnait pour le délicieux scandale de l'« affaire Caillaux » : l'épouse de Joseph Caillaux, le ministre des Finances, avait assassiné à coups de pistolet le directeur du *Figaro*. Celui-ci l'avait auparavant menacée de publier les lettres d'amour que Caillaux lui avait écrites alors qu'elle n'était encore que sa maîtresse. Paul apprécia énormément tous les potins et spéculations qui couraient sans fin sur le sort réservé à Mme Caillaux, alors en instance de jugement.

« Même le temps était au beau fixe, écrivit-il plus tard. Je succombai sans tarder à l'euphorie générale et mordis à belles dents dans les charmes de la vie parisienne. »

Tandis qu'il était ainsi occupé, il apprit que ses parents préparaient un nouveau voyage en Europe. Ils avaient déjà réservé une cabine sur le *Vaterland*, le plus gros paquebot de ligne du monde, pour le 16 juin. Paul devait les attendre à Hambourg pour les accompagner ensuite à Berlin, Paris et Londres, après quoi il rentrerait avec eux aux États-Unis. Sans doute était-il heureux de les retrouver – il avait pour eux une affection profonde – quoique un peu triste à la perspective de quitter le vieux continent.

George Getty, dont c'était le second voyage en Europe, tenait un journal de bord dans lequel il notait au jour le jour ses impressions de voyage. Ce qui l'avait le plus frappé à Berlin, c'était l'apparition quotidienne du Zeppelin. Il était également plein d'admiration pour le Kaiser, « l'homme le plus aimé d'Allemagne ». Le 28 juin, il écrivit :

« Il est arrivé une chose horrible. L'archiduc François-Ferdinand et son épouse ont été assassinés dans une rue de Sarajevo. »

Il ne mesurait pas pleinement la portée réelle de cet événement. Cinq jours plus tard, il notait :

« Au fait, on prononce ici le nom de Goethe comme je prononce le mien, ce qui semblerait indiquer qu'à l'origine, ils ont des racines communes. »

A Paris, les Getty trouvèrent en leur fils le meilleur guide qu'ils pouvaient souhaiter. Ils visitèrent musées et galeries d'art, allèrent à l'Opéra et aux courses à Auteuil, s'efforçant d'oublier la menace de plus en plus précise qui pesait sur l'Europe. L'affaire Caillaux faisait encore les gros titres; aussi, lorsque aux courses ils virent des gendarmes apporter en courant un message au président Poincaré, installé dans la loge voisine, ils ne pensèrent pas un instant qu'il s'agissait d'alarmantes nouvelles diplomatiques; ce ne pouvait être qu'un nouveau rebondissement de « l'affaire ».

« Il n'y avait pas, écrivit-il, le moindre indice de l'imminence d'une guerre en Europe. »

Bientôt, les faits le contraindraient à changer d'avis. Lorsque les Getty arrivèrent à Londres, à la fin du mois de juillet, on était en pleine mobilisation. Quelques jours plus tard, la guerre était déclarée. Comme à l'aller, les Getty avaient réservé une cabine sur un navire de la ligne Hambourg-New York; maintenant que la Grande-Bretagne et l'Allemagne étaient en guerre, il fallait trouver un autre moyen de rentrer aux États-Unis. Comme la plupart des paquebots avaient été réquisitionnés pour le transport des troupes, ce n'était pas facile. Des centaines d'Américains étaient ainsi bloqués. George réussit finalement à trouver trois places sur le *Lusitania*, qui quittait Liverpool le 12 septembre. Ceci mis à part, il avait du mal à apprécier l'ampleur du drame que vivait l'Europe. Le 23 août 1914, il écrivait :

Enfoncés, les *Dallas* ou autres *Dynastie*. Dépassée, la fiction, avec ce récit de la vie tumultueuse de John Paul Getty, ce milliardaire du pétrole qui fut l'homme le plus riche du monde.

Abondant en révélations surprenantes — comment cet héritier d'une petite affaire se transforma, en pleine Dépression, en magnat du pétrole —, en anecdotes scandaleuses — Getty et son harem —, en péripéties hilarantes ou pathétiques — l'histoire de l'enlèvement de son petit-fils, à qui ses ravisseurs coupèrent une oreille, J.P. Getty refusant de payer la moindre rançon —, cet ouvrage brosse le portrait plus vrai que nature d'un tyran, d'un fou mégalomane et obsédé sexuel, d'un génie de la finance à la fois mesquin et follement généreux, cruel et passionné. Un J.R. Ewing puissance dix doublé d'un Carrington au carré : un certain John Paul Getty.



9 782258 018198

Prix T.T.C. 110 F

"Document"

ISBN 2-258-01

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

